

me prendre en charge : pas après pas

À l'instant même de ma naissance, j'ai crié. Peu après, on m'a mise au sein et je devais téter. Je n'avais pas encore faim. Il paraît que je n'ai pas réagi beaucoup. Après quelques fois, je m'y suis mise. J'ai appris à manger. Ensuite, on a attendu que je crie pour me donner à boire. Je devais apprendre à donner un signal, à formuler ma demande, disait-on. Ce n'était pas drôle ! J'avais peur, mal au ventre. Pourquoi me laissais-t-on toute seule ? Je devais me prendre en charge !

Plus tard, on m'a dit : habille-toi, lave-toi toute seule. Traine pas ainsi dans mes jupes, me demandait ma mère. Tu dois apprendre à t'occuper toute seule. Et puis ce furent les devoirs de l'école ... Pas facile de se prendre en charge !

Parfois, j'ai pleuré ou j'ai crié, je voulais que ma mère fasse les choses à ma place. Il est arrivé qu'elle craque - alors elle a rédigé ma rédaction, rangé ma chambre ou ciré mes chaussures à ma place... Je ne crois pas que c'était une bonne idée mais j'en ai profité. Peut-être suis-je devenue un peu moins autonome lorsqu'elle a fait cela ?

À l'adolescence, j'ai dû me débrouiller avec mon désir, que je sentais fort en moi, avec mes émois, mon corps que je voyais se transformer. Je me sentais perdue et là, ma mère ne pouvait rien faire à ma place. J'ai connu des garçons. C'était bon, un peu effrayant aussi ! J'ai appris à faire l'amour dans le respect afin que ce soit agréable pour l'un et pour l'autre. Plus tard, j'ai décidé de vivre avec un homme. Et là, j'ai découvert l'amour. À vingt ans j'ai quitté la maison familiale. Aïe, il me fallait apprendre la solitude. Ce n'était pas drôle.

J'ai perdu la foi. J'ai cherché à donner un sens à ma vie par moi-même. A m'affranchir du sens reçu de ma mère et de mon père. J'ai alors connu l'angoisse. J'ai décidé de me faire aider en allant voir un psy. Je voulais réaliser ma vie comme je la désirais vraiment. On me disait que c'était du luxe, je ne l'ai pas cru. Je trouvais que pour moi, la plus importante c'était moi.

Aujourd'hui je fais encore de l'Éleu et des entretiens régulièrement. Je ne trouve toujours pas que c'est un luxe même si parfois j'ai la tentation de penser ne plus en avoir besoin. J'ai alors envie d'abandonner. Au fond de moi, je sais que cela n'est pas vrai.

Lors des ECE, je perçois de mieux en mieux le choix que j'ai de me laisser aller ou non à mes vieilles habitudes – me taire par peur du jugement des autres, boudier ou râler dans mon coin. Ce serait plus facile ! Moins risqué ! Est-ce cela que je veux vraiment ?

Parfois, je renonce en me donnant toutes sortes de « mauvaises bonnes raisons ». Je renonce à me prendre en charge !

Heureusement, il m'arrive aussi de plus en plus souvent d'oser me dire, même à travers mes peurs, mes craintes, mon effroi du moment. Cela me devient de plus en plus facile. A chaque fois, j'en suis fière et me sens plus responsable de moi.

Cécile de Ryckel, Bruxelles (2007)